PN
2636
.P3J3

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class PN 2636

Book .P3 J3

PRESENTED BY

BIBLIOTHÈQUE MIGNONNE

SUR LA SCÈNE

ET

DANS LA SALLE

MIROIR DES THÉATRES DE PARIS

PAR

AMÉDÉE DE JALLAIS.

50 cent.

PARIS

JULES DAGNEAU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

23, RUE FONTAINE-MOLIÈRE, 23

AU PREMIER

1854

à Monsieur Paul de St Victor

hommage de l'auteur

F. de Pallay

SUR LA SCÈNE

ET

DANS LA SALLE

L'Sapin 85

POISSY. — TYP. ARBIEU.

SUR LA SCÈNE

ET

DANS LA SALLE

MIROIR DES THÉATRES DE PARIS

PAR

AMÉDÉE DE JALLAIS.

PARIS

JULES DAGNEAU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

23, RUE FONTAINE-MOLIÈRE, 23

AU PREMIER

—

1854

PN 2636
.P3 J3

Gift
M. C. Ford
May 18, 1933

Lé 25 n 33

MARQUISE.

—

Il y a longtemps que l'on a perdu l'habitude d'écrire des *préfaces* et l'on a bien fait, pour deux raisons :

La première, c'est qu'on lisait rarement ces espèces de réclames d'un livre.

Et la seconde, c'est que s'il se rencontrait un lecteur assez acharné pour se permettre cette infraction à la règle, il s'en trouvait si mal, si mal, qu'il

ne lui prenait plus la fantaisie de recommencer.

Les préfaces ont donc été jugées inutiles, et on a pensé qu'il n'était pas besoin de se creuser la tête à inventer le mensonge qui devait avoir donné le jour à tel ou tel livre, puisque l'on en restait pour ses frais de péché.

Les *avant-propos* ont remplacé les préfaces; ils semblent, il faut l'avouer, tout aussi ennuyeux, mais ils ont cela de bon, qu'ils sont moins longs, et qu'ils disent en peu de mots, ce que les préfaces ne disaient pas en beaucoup de phrases.

Je me risque donc à écrire cet avant-propos, que j'intitulerai : *Marquise!*

Pourquoi ce nom, me dira-t-on ? Je vais en donner l'explication.

Une marquise est un auvent. — L'auvent servait jadis à abriter les nombreux piétons que leur maigre fortune engageait à ne pas avoir de parapluies.

L'auvent était grossier !

La marquise est élégante.

L'auvent était plébéien !

La marquise est aristocrate.

Dans ce siècle, où tout tend à une régénération de la noblesse, l'auvent devait inévitablement être détrôné par la marquise.

Aujourd'hui les marquises sont devenues tout à fait à la mode, et la perfection en a été poussée à un tel point,

qu'en les éclairant, on en fait l'enseigne et la réclame des magasins les plus en renom. — J'ai donc voulu abriter mon livre sous une marquise, me servant de mon peu d'esprit comme éclairage, et espérant que l'enseigne parlerait en faveur de la marchandise, et lui servirait de parapluie contre les intempéries de la médisance et les grêlons de la critique.

Si on jette les yeux sur cette marquise, on saura pourquoi elle a été faite ; si on ne la lit pas, j'espère qu'on n'en comprendra pas moins bien ce qui suit, je reste donc parfaitement rassuré sur le sort de ma tentative, et d'après ce qui précède, je crois que ce qui peut m'arriver de plus heureux, est que le lecteur

tourne deux pages au lieu d'une, et ne s'aperçoive pas que j'ai griffonné ces quelques lignes.

On a beaucoup parlé du théâtre, et l'on en a bien parlé.

M. J. Janin, tout dernièrement encore, a publié un livre des plus remarquables sur la littérature dramatique, mais comme je n'ai pas la hardiesse de vouloir, ni les moyens de pouvoir lutter contre de tels adversaires, je tiens à bien poser que ce petit livre n'est conçu que dans le but d'amuser, si c'est possible; d'instruire, il n'en est pas question.

Si j'avais voulu enfanter une œuvre sérieuse touchant l'art dramatique, j'aurais passé mes jours et mes nuits,

laborieusement couché sur de vieux bouquins à la perruque poudreuse, et peut-être serais-je parvenu à faire quelque chose d'un peu moins informe, mais de beaucoup plus prétentieux.

J'ai désiré tout simplement raconter un monde que tous ne connaissent pas; un monde brillant et misérable, un monde qui porte, habit pailleté d'or d'un côté, et raccommodé de fil blanc de l'autre; un monde enfin qui, né dans la bohême, a toujours la chanson à la bouche, lors même qu'il a un crêpe sur le cœur.

Le comédien peut être chanté sur tous les airs; c'est une romance sentimentale et une chansonnette comique.

Il a ses jours de pluie et de beau

temps, ses nuits de joie et d'insomnie.

Acceptons-le donc, comme nous acceptons le ciel quand il est nuageux ou étoilé, chantons avec lui, s'il chante; pleurons un peu s'il pleure, c'est là le refrain de la vraie Bohême, et n'est pas bohémien qui veut, à ce qu'il paraît.

Si mon livre ne vous amuse pas, ami lecteur, essayez de vous persuader que c'est une œuvre philosophique; s'il vous fait sourire, dites-vous.. Ma foi, ne vous dites rien ! quand on a ri, on est désarmé, et si vous laissez tomber dans un éclat de rire l'aiguillon de votre critique, je n'aurai plus rien à craindre pour mon enfant.

A. DE J.

SUR LA SCÈNE

ET

DANS LA SALLE

I

Les théâtres de Paris.

Le théâtre est vieux comme l'amour..... Aussi jeune que lui, et l'on peut lui appliquer la devise que porte toujours le piédestal de Cupidon. — *Il fut, il est, ou sera notre maître.*

L'épitaphe du piedestal du théâtre, si toutefois on lui élève jamais une statue, sera : *On en a parlé, on en parle, on en parlera !...*

Parlons-en donc un peu. Je dis un peu, pour ne pas effrayer le lecteur, car il est fort possible que j'en parle beaucoup.

Paris ne compte pas moins de 18 théâtres, nourrissant, payant, entretenant et faisant vivre un nombre incalculable de familles. Tout le monde va au théâtre, le riche aussi bien que le pauvre, et je dirai même, le pauvre plus que le riche.

Le spectacle, c'est le bonheur de l'ouvrier, du peuple, qui consentirait volontiers à ne pas manger, pour se nourrir de 15 ou 20 actes de drame.

Quand la plaine Saint-Denis a permis à ses deux ou trois perdreaux éclopés par de maladroits chasseurs, d'aller se faire achever autre part,

Quand Montmorency n'a plus de cerises sur ses arbres,

Enghien, plus de bateaux sur son lac,

Asnières, plus d'orchestre dans son parc,

Et Mabille, plus de femmes dans ses bosquets,

Alors, les théâtres s'emplissent. — Mais de tout temps ils sont l'unique distraction de l'artisan, qui économise quelques bouchées de pain, pour se nourrir de quelques volumes de prose et de couplets, souvent fort indigestes.

Aussi voyez-vous, les dimanches et les lundis, dès 2 heures de l'après-midi, à la porte des théâtres, des queues formidables, auprès desquelles, celle de la comète de 1811, n'était qu'une mauvaise plaisanterie.

Faire la queue! c'est la moitié du spectacle!

Faire la queue, c'est acheter un de ces appétissants tas de pommes devenus brillants à force d'être frottés!

C'est boire à longs traits, ces énormes

Au Vaudeville : pour y lorgner des femmes *décolletées*.

Aux Variétés : pour y goûter un repos nécessaire à la *santé*.

Au Gymnase : pour y entendre un style *apprêté et empâté*.

Au Palais-Royal : pour y récolter des *crudités*.

A la Porte Saint-Martin : pour connaître les fleurs et leurs *variétés*.

A l'Ambigu : pour y entendre une prose manquant de *légèreté*.

Au théâtre Lyrique : pour le voir fermer *pendant l'été*.

Au Cirque National : pour y apprendre à ne pas faire l'exercice avec *sûreté*.

A la Gaîté : pour y pleurer sur la vertu *persécutée*.

Aux Folies-Dramatiques : pour y voir des décors et des costumes mal *retapés*.

Aux Délassements-Comiques : pour y être assis sur des bancs peu *rabotés*.

Aux Funambules : pour y recevoir des trognons de pommes de mauvaise *qualité*.

Et au Lazary : pour y respirer un air *empesté*.

A cela près, les théâtres de Paris sont remplis de *variétés !* Je ne prétends pas dire par là, que les théâtres soient ennuyeux, loin de moi une telle pensée, j'ai seulement voulu citer un seul de leurs défauts.

Le sage pêche sept fois, dit le proverbe, un théâtre peut bien n'avoir qu'une faute à se reprocher. Au reste la façon intelligente, dont, à quelques exceptions près, les diverses scènes que j'ai désignées plus haut sont dirigées, montre qu'à part leur petit défaut, le public sait apprécier les sacrifices et les travaux qu'elles s'imposent.

Si j'avais dû ne chanter que les louanges

du théâtre, j'aurais saisi avec empressement l'occasion que j'avais de me taire ; mais j'ai voulu, à l'exemple de la Vérité, mettre quelques-unes de ses petites particularités à nu ! qu'on se rassure cependant, mes vérités auront toujours une certaine partie du costume qui permettra à tout le monde de les entendre sans rougir; d'ailleurs, on ne manque pas de puits à Paris, et si mes vérités se décolletaient un peu trop, on pourrait les forcer à rentrer dans leurs domiciles traditionnels et... humides !

Je commence donc.

Une porte s'offre à ma vue, qui elle aussi a sa devise, devise terrible et désirée, devise qui, pour les mères de famille, devient le *Manè, Thécel, Pharès,* du festin de Balthasar.

Quelle est cette inscription si effrayante et si douce, me direz-vous ?... et mon Dieu !

c'est tout simplement ces 3 mots : *entrée des artistes !...* suivez-moi donc et pénétrons, si toutefois le cerbère qu'on place à la porte, veut bien vous laisser monter dans le sanctuaire... mais ô bonheur, voilà les pompiers qui arrivent pour faire leur service, marchons au pas et abritons-nous à l'ombre de leur élégant casque d'or... en cuivre... ouf! nous voilà arrivés, on répète. Généralement, c'est une bonne aubaine pour un étranger à qui les coulisses ne sont pas familières, et qui désire regarder *les artistes à la ville.*

Une répétition générale est la chose la plus curieuse qui se puisse voir, et si la première représentation pouvait être la répétition générale, bien des pièces y gagneraient, en ce sens qu'elles n'iraient pas jusqu'à la fin.

La répétition d'un ouvrage important dure de 6 à 7 heures, ce qui fait que le pe-

tit jour, cet indiscret qui se faufile même à travers les rideaux du lit des amoureux, ou des jeunes mariés, surprend bien souvent les artistes au sortir de leurs travaux de la nuit.

Il est bien rare qu'une répétition générale aille parfaitement bien, et il est plus rare encore que chaque artiste ne dise pas en sortant : « *La répétition générale a été détestable, la représentation de demain sera excellente.* » Et la représentation est en effet excellente, en ce sens qu'elle va un peu moins mal que celle de la veille, ce qui se comprend, puisque la mémoire est plus vieille de 24 heures. La mémoire est comme les fruits, elle mûrit sous la chaleur du rôle.

Aux répétitions générales :

Le directeur s'emporte contre les artistes.

Les artistes s'emportent contre le souffleur.

Le souffleur s'emporte contre le manuscrit.

Le chef d'orchestre s'emporte contre ses musiciens.

Les musiciens s'emportent contre leurs instruments.

Les machinistes s'emportent contre les décors.

Et les décors s'emportent... sur la scène, où ils viennent jouer leur rôle muet, mais souvent fort éloquent.

Le public, un certain public, bien entendu, est quelquefois admis à jouir d'une répétition générale; mais comme il arrive souvent que l'on recommence cinq ou six fois une scène qui ne marche pas, il éprouve le besoin de s'en aller vers une heure du matin, après avoir avalé trois fois le même acte, qu'il finit par ne plus comprendre.

Le mot de répétition, m'amène tout na-

turellement à parler des comédiens, et ce sont des types trop excentriques, pour que je m'abstienne dans une si belle circonstance.

J'en demande mille pardons à ceux qui croiraient se reconnaître dans mes faibles croquis, mais comme j'ai toujours fort mal dessiné, et par conséquent, manqué toutes les ressemblances, je pourrai rejeter sur le dos de mon ignorance les reproches qu'on pourrait m'adresser, et d'ailleurs, au dire de la grammaire, chaque règle ayant son exception, je suis bien sûr que tout le monde voudra confirmer la règle.

II

Où il est parlé un peu des comédiens et beaucoup de leurs caractères.

Si madame de Sévigné ne l'avait écrit

avant moi, en employant seulement d'autres rimes, je dirais que le comédien est le type le plus incroyable, le plus intraitable, le plus remarquable, le plus formidable, et le plus inqualifiable, etc., qui se puisse rencontrer, et je suis étonné que le Jardin des Plantes, qui conserve des choses si précieuses et si rares, n'ait pas songé à faire bâtir un petit théâtre, dans une de ses serres nombreuses, pour y acclimater quelques comédiens, et en perpétuer la race, dans le cas où elle viendrait à s'éteindre. On m'a bien parlé déjà, d'un projet à peu près semblable, mais on dit que le voisinage des *ours*, ayant mis en émoi les vaudevillistes, qu'on voulait charger de l'alimentation de ce nouveau théâtre, a empêché de donner suite à ce magnifique projet.

Le comédien est le sosie du *lazzarone;* paresseux autant qu'intelligent, il n'y a pas de

belle création qui vaille pour lui un rayon de soleil, et la fameuse chanson de la *Boisière*, qui est devenue si populaire, pourrait s'augmenter d'un soixante-quatorzième couplet qui finirait ainsi :

> Ah ! croyez-moi, les bravos et les rôles
> Ne valent pas un rayon de soleil.

En disant que le comédien est paresseux, cela ne veut pas conclure qu'il ne fait rien, loin de là, son métier est rude, pénible, douloureux même, car il est des heures dans sa vie, où il est obligé de venir sourire à tous ces yeux, plus ou moins bienveillants, plus ou moins spirituels, qui sont braqués sur lui, lorsque ce sourire arrête sur le bord de la paupière, une larme prête à s'en échapper, larme de martyr, larme qui rachète bien des fautes, larme sainte enfin, car c'est une mère morte, un fils ingrat, ou

un cœur oublieux qui font couler cette larme.

Le comédien n'aime pas en général à jouer de mauvais rôles ! — Cela paraît naturel au premier abord, mais on comprendra davantage mon exclamation, quand j'aurai dit que ce dégoût est aussi bien répandu chez le figurant que chez celui qui tient ce que l'on appelle vulgairement : *l'emploi*...

La panne, est le mot par lequel se désignent les 12 ou 15 lignes insignifiantes que comporte un mauvais rôle, et cette dénomination exprime bien le mépris qu'on voue à ce genre de littérature ! rien n'est désagréable en effet comme le *panné !*

Je n'avais pas l'intention en commençant ce petit volume de parler argot, mais les théâtres et les coulisses surtout, étant le lieu où cette langue, qu'on dit remonter à *Homère*, est la plus répandue, je suis forcé

d'avoir recours à ce dictionnaire, non revu par l'Académie.

Le comédien a généralement beaucoup d'amour-propre, et ce qui chez d'autres serait défaut, devient chez lui une qualité; un comédien sans vanité, est un aveugle sans chien, un sapeur sans barbe, une nourrice sans lait, un fusil sans bretelle; l'amour-propre est compris dans l'engagement d'un artiste, il lui est aussi indispensable, que le rouge dont il orne ses pommettes, et certains artistes le poussent à un tel point, que le grand Harel, de spirituelle mémoire, racontait à un ami, d'un ami, d'un de mes amis, qui me l'a redit, qu'un pauvre figurant qui jouait depuis 10 ans les domestiques, les Romains, les voleurs, et le murmure du peuple, lui demandait pour prix de ses services, de dire quelques mots et de passer enfin dans les rangs des artistes.

— « J'y consens, répondit Harel, mais » comme mon budget est très-lourd, je ne » puis vous admettre comme artiste, qu'à la » condition que vos appointements ne seront » pas augmentés... »

Grande joie du figurant.

— « Allez, mon ami, ajoute Harel, d'un » air digne, à partir d'aujourd'hui, vous fai- » tes partie de ma troupe, seulement au lieu » d'être payé le 3 du mois, vous ne touche- » rez vos appointements que le 15!... »

Le 7, le pauvre Harel fermait les portes de son théâtre, et le malheureux figurant perdait son mois! mais que lui importait! il était artiste!...

C'est ce même Harel qui trouva moyen d'emprunter 3,000 francs à un huissier qui venait lui faire sommation d'avoir à payer une lettre de change de pareille somme!... en lui persuadant que l'huissier et le théâ-

tre étaient *frères*... En effet l'huissier fait des exploits et le théâtre les chante !...

Oh ! grand homme !... Mais revenons à mes... comédiens.

Il y a trois catégories dans les comédiens :

L'artiste,

L'acteur,

Et le cabotin.

L'artiste, c'est l'homme indépendant, le rentier, qui aime son art, qui le cultive par amour et qui cherche à le polir, comme le sculpteur polit sa statue.

L'acteur, c'est l'employé à 1,500 francs qui attend la fin de chaque mois pour toucher ce qui doit servir à alimenter son *pot au feu*, et qui va à ses répétitions, comme le commis va à son ministère.

Le cabotin, c'est le surnuméraire, qui végète 3 ans, 5 ans, 10 ans même, dans les banlieues, sans jamais pouvoir passer la barrière.

Il est l'image du vin qui est soumis au contrôle des employés de l'octroi ; — Le cabotin est forcé de subir le contrôle d'un directeur. Cette dernière classe d'artistes est la plus à plaindre ; parce qu'obstinée dans son idée, elle suit péniblement sa carrière jusqu'à ce qu'abreuvée de dégoûts et de misères, elle y renonce pour passer le temps qui lui reste, à regretter le temps perdu !

L'art du comédien est grand, noble, sublime même, car il renferme d'utiles enseignements. Mais hélas ! pour bien jouer la comédie, il faudrait encore comme disait Harel, avoir 25 mille livres de rente, parce qu'alors on ne la jouerait pas !

En dehors de ces tristes priviléges, qui rentrent dans la vie privée du comédien, que de déceptions l'attendent au delà de cette rampe, qui illumine son visage souvent soucieux. Car au delà de cette rampe, surgis-

sent mille yeux, comme je le disais tout à l'heure, qui sont tout prêts à sourire de pitié, mille bouches qui sont entr'ouvertes pour laisser échapper un souffle fatal, et combien de fois, les pauvres artistes n'ont-ils pas eu à subir la mauvaise humeur du public, lorsqu'elle était destinée aux ouvrages qu'ils interprétaient ! Et que pouvait faire l'acteur, qui, dans une tragédie représentée jadis au Théâtre-Français, entrait en scène en disant :

Seigneur, le roi s'avance avec vingt mille Francs !

Je voudrais bien avoir son armée dans ma poche, riposta un facétieux du parterre !...

L'acteur aime généralement le jeu.

Le domino, le bezy et le billard, ont ses sympathies. Au café, il est loustic, sans souci même ; mais le soir, c'est un autre personnage, il s'identifie avec le caractère qu'il

représente, l'habit de velours qu'il porte, semble être son costume habituel, ses manières sont dégagées, sa diction nette et précise, sa tenue irréprochable, et vous ne reconnaîtriez jamais sous le masque de Louis XIV, ou de Voltaire, le viveur un peu débraillé, que vous aviez coudoyé en passant... C'est qu'il a devant lui, un juge aussi implacable dans sa vengeance que le Corse ; aussi terrible que le vent qui siffle, quand la fantaisie lui en prend ; un juge, qui oublie le lendemain le succès de la veille, un juge d'autant plus sévère, qu'il achète à la porte, comme l'a dit Boileau, le droit d'être exigeant, et le plaisir qu'on paie rend généralement difficile et hargneux ; un juge, devant qui il faut s'incliner, car ses arrêts sont sans appel, un juge enfin qu'on nomme le public !...

Le comédien est généralement jaloux ; il

n'est pas jusqu'à tel grand talent qui n'envie à un petit bout de rôle l'effet qu'il produit à côté de lui. De cette jalousie naît un manque d'indulgence qui va parfois jusqu'à la méchanceté.

Les femmes artistes, surtout, sont toutes disposées à médire de leurs camarades, et combien de sourires, si on pouvait les expliquer, se traduiraient par ces phrases :

« Mon Dieu qu'elle a peu d'intelligence !

» Comme sa robe est de mauvais goût.

» Elle se met trop de rouge.

» Pas assez de blanc !

» Quels grands pieds !

» Quelles grosses mains !

» Quelle affreuse voix ! »

Et quand la malheureuse qu'on a ainsi photographiée aborde sa *camarade*, à la fin de la pièce, cette dernière s'écrie en lui prenant la main :

« Tu as été charmante d'un bout à l'autre de ton rôle ! »

Les hommes ne sont peut-être pas plus indulgents pour leurs confrères, mais comme ils ne s'attachent pas autant aux qualités physiques, leur critique paraît moins âcre et moins venimeuse.

Le comédien se croit parfait, et s'il vous demande un conseil, c'est presque toujours avec l'intention de ne pas le suivre.

Il faut cependant rendre une grande justice aux artistes, c'est la facilité qu'ils ont à obliger les malheureux sans emploi, et quelquefois sans asile, et j'en connais plusieurs, que je pourrai citer, qui ont vendu jusqu'à leurs habits pour soulager des camarades dans le besoin !

Que voulez-vous?...

On est compatissant pour un confrère qui souffre, parce qu'il est sans place ! et on

est impitoyable pour ce même confrère lorsqu'il vous dispute une part des bravos du public !

Voilà le comédien !

III

Les loges d'actrices.

Savez-vous de quoi se compose une loge d'actrice ?

D'un espace de six pieds carrés !

D'une glace.

D'une boîte renfermant le blanc, le rouge et autres ustensiles propres à se rendre plus jolie ou moins laide !

De deux chaises.

D'un sofa (*quelquefois*).

Et de deux quinquets, brillant rarement, fumant toujours.

L'actrice et l'acteur se tiennent peu dans

leur loge ; dès qu'ils ont revêtu le costume de la pièce dans laquelle ils jouent, ils descendent au foyer, et y restent jusqu'au moment de leur entrée en scène.

Quelques loges, plus séduisantes par l'esprit qu'y déploïe, ou que croit y déployer la propriétaire, servent de refuge à une petite coterie d'artistes, qui s'y donnent rendez-vous, pour dire tout le mal possible des autres acteurs, des auteurs, du directeur et des régisseurs.

Quand on a bien épuisé les sujets de médisance à l'endroit de ces infortunés, on parle des gens qui sont dans la salle ; des habitués qui viennent pour mademoiselle Élisa, ou pour mademoiselle Jeanne, on rit de leur façon d'agir, on les trouve ridicules, mal mis, laids, avares, et on en ferait des dieux s'ils avaient jeté les yeux sur les sirènes qui les arrangent si bien.

Autrefois les loges d'actrices étaient le rendez-vous de la plus brillante société.

Mesdemoiselles Contat, Clairon et tant d'autres célébrités dramatiques faisaient faire antichambre à la porte de leurs loges aux beaux galants qui venaient déposer à leurs pieds leurs hommages et leurs... carrosses!...

Aujourd'hui le coiffeur et l'habilleuse sont les deux seuls êtres vivants à figure humaine qui y ont leurs grandes et petites entrées, et encore les considère-t-on comme des mortels à part, et faisant partie du matériel du théâtre.

La loge a pourtant ses petits secrets, ses petits mystères, et au risque de passer pour indiscret, je dirai que bien des jambes, en sortant de là, ont dû se trouver étonnées de posséder des mollets, bien des têtes ne se sont pas reconnues devant la glace, en se voyant ornées de superbes cheveux, bien

des mâchoires ont souri avec joie en apercevant des dents qu'elles croyaient absentes depuis longtemps déjà.

C'est que la loge, à l'égal de l'eau de Jouvence, sait redonner la jeunesse et la vigueur, à celles qui sont vieilles et cassées.

C'est que la loge est le temple où l'on entre mendiante, et d'où l'on sort princesse! Que de rides on fait disparaître devant cette petite glace qui dirait tant de choses, si, au lieu de refléter elle pouvait parler.

Que d'yeux fort insignifiants, on rend vifs et malins!

Que de mensonges enfin, on puise dans le fond de cette nouvelle boîte de Pandore, qui ne contient pourtant que deux maigres pots étiquetés :

L'un : rouge-fin!

Et l'autre : blanc de perles!

Que de trésors renferment ces deux pau-

vres petits vases, complices bien innocents de tous les mensonges de la figure !

Les loges des artistes sont toujours propres, quelquefois élégantes même ; celles des figurantes sont souvent sales, quelquefois nauséabondes.

C'est que les malheureuses n'ont pas derrière elles un garçon ou une fille de théâtre, qui, sans cesse à leurs ordres, rangent et assainissent ce pauvre réduit, où s'entassent tant de misérables existences ; c'est que les pauvres figurantes avec leurs 20 sous d'appointements par soirée, ne peuvent pas acheter, comme *ces dames, ce blanc de perle* et ce *rouge fin* qui leur valent de temps en temps des monceaux d'or !

A quoi tient souvent la richesse ?

A une légère couche de fard !

Il est *expressément* défendu de monter dans les loges des dames.

Et on y monte quand même.

Les uns sous un prétexte, les autres sous un autre.

C'est que là on peut se dire à son aise ce que l'on renfonçait bien au fond de sa pensée, dans ce foyer où tous les yeux braqués sur vous n'attendent qu'un mot, pour donner aux langues le signal de la médisance.

Suivons ce jeune homme qui dirige ses pas vers la loge n° 17, c'est celle de mademoiselle S***.

« — Ah ! ah ! mademoiselle, il paraît que vous recevez des jeunes gens dans votre sanctuaire.

« — Vous êtes fou me répondra mademoiselle S*** avec importance, c'est un auteur qui vient me lire un rôle. »

Si j'osais j'entrerais, mais la porte se referme, et il semblerait à une méchante oreille qu'on parle d'amour, et non de piè-

ces, qu'il est question de baisers et non de coups de poignard.

Mais cette méchante oreille aurait mal entendue, ou plutôt mal interprété les sons venus jusqu'à elle ; si une voix a prononcé les mots :

« Je t'aime, à toi pour toujours. »

C'est celle du jeune auteur qui lit sa pièce, et qui, arrivé au dénoûment, met dans sa déclamation tout le feu qu'il voudrait communiquer à celle qui doit interpréter son rôle principal.

D'ailleurs je ne veux pas être mauvaise langue, et pour le prouver, je laisse l'auteur et l'actrice débiter à leur aise les tirades amoureuses de leur comédie, pour descendre au foyer des artistes.

IV

Le Foyer des artistes.

Le foyer des artistes est la plus curieuse chose qui se puisse voir.— Rien de bizarre, d'animé, de remuant et de gai comme cette réunion cosmopolite d'acteurs, d'auteurs, de régisseurs, de souffleurs, de docteurs, de causeurs et de bailleurs..... de fonds, bien entendu, le bâilleur d'un autre genre étant banni à tout jamais de ce séjour enchanté où tendent les vœux de la jeunesse dorée du jour, dont les mille yeux ne dépassent pas la rampe !

Que de gens donneraient volontiers une année de leur existence pour pénétrer dans ce sanctuaire, qu'un Cerbère à tête humaine rend inaccessible aux profanes !

Insensés ! vous ne savez pas qu'en met-

tant le pied dans l'asile mystérieux, la désillusion vous saisirait au cœur et à la tête, et vous sortiriez de là blasés, n'ayant qu'un regret, celui d'avoir perdu par votre faute une croyance naïve et charmante ! vous toucheriez de près ces femmes que vos jumelles dévorent de leurs deux gros yeux de verre, et vous sentiriez s'envoler en quelques minutes vos rêves de plusieurs années ! Contentez-vous donc de lire cet ouvrage, cela aura le double avantage de vous conserver votre candeur, à l'égard du foyer des artistes, et d'assurer à l'éditeur la rente de plusieurs éditions de mon livre.

D'ailleurs, je vais en quelques lignes vous faire la description de cet endroit charmant.

Il ne faut pas conclure de ce mot *charmant* que le foyer des acteurs soit toujours amusant ; loin de là, il est triste ou gai se-

lon les pièces qui sont représentées dans le cours de la soirée.

Le drame jette ordinairement une teinte plus lugubre sur les visages des artistes; il semble qu'on ait besoin de se recueillir pour aller crier en scène :

« Mon père (*ou ma mère*) je suis un (*ou* » *une*) infâme !... »

Ou bien encore :

« Voilà le vrai, le seul, l'unique coupable, » qu'on s'empare de lui, et qu'il soit chargé » de chaînes..... zing !.....»

On ne peut pas être bien folâtre quand on a de pareilles phrases à hurler !

Le moment de l'année où les foyers sont le plus gais, sont ceux où l'on joue des féeries dans les théâtres de drame, et des revues dans les théâtres de genre; ces sortes d'ouvrages qu'on nomme vulgairement : « *Pièces à femme,* » ont le pouvoir d'attirer

une foule de papillons vaudevillistes, journalistes et publicistes, qui viennent brûler leurs ailes aux feux des regards de ces dames.

On obtient tant avec la promesse d'un joli article ainsi conçu :

« Mademoiselle R..... est ravissante dans
» le rôle du prince Azur; cette jeune artis-
» te qui possède une voix bien timbrée a
» fait applaudir à plusieurs reprises sa
» romance du quatrième acte. Nul doute
» qu'une scène plus élevée ne s'attache
» bientôt cette comédienne, dont l'avenir
» s'inaugure d'une façon si brillante :

» *Signé* D. B. »

Comment voulez-vous que mademoiselle R... ne fasse pas les doux yeux à D. B., et comment voulez-vous que D. B. ne vienne pas chercher au foyer les marques de gratitude de mademoiselle R.?..

Pendant les représentations d'une féerie ou d'une revue, le foyer est donc plus amusant.

Alors les conversations sont animées, bruyantes même, et le régisseur est souvent obligé de venir rappeler à l'ordre les perturbateurs, en leur jetant au nez, ou plutôt aux oreilles, cette phrase consacrée :

« Messieurs, on joue la comédie à côté. »

A laquelle phrase on répond celle-ci non moins consacrée :

« Qu'on aille jouer ailleurs ! » Et l'auteur continue à tirer les cornes à un fort joli petit diable rose qui lui demande un rôle dans sa première production, le journaliste à causer avec une écrevisse, et une abeille qui menacent de le piquer s'il ne leur fait pas à toutes deux l'article mentionné plus haut, et le bailleur de fonds à papillonner avec tout le monde.

Le bailleur de fonds a presque toujours les sympathies des artistes dames; c'est ce qu'on appelle, en argot de théâtre, « *Un homme à sac,* » à sac d'argent bien entendu, et l'on pourrait même ajouter : « *Un homme à boîte.* » Car il est presque toujours muni d'une bonbonnière dont les pastilles odorantes et sucrées vont humecter la bouche des jolis démons qui font damner tant de pauvres diables.

On parle de tout dans un théâtre.

Cela ne veut pas dire qu'on parle bien, et savamment : la politique, les arts, le commerce, la rente, les actions de chemins de fer, tout est bon, pourvu qu'il y ait matière à bavardage.

On crie, chacun donne son avis, on se querelle, on blâme tel souverain d'avoir fait ceci, et on approuve tel ministre d'avoir répondu cela. — On dit du mal de ses ca-

marades absents, et peu de bien de ceux qui sont présents; bref, on dit du mal de tout le monde, excepté de ceux qui assistent à ces réunions, et encore faut-il qu'ils s'en aillent les derniers pour être à peu près sûrs qu'on ne médira pas sur leur compte; le dernier restant étant capable d'aller chercher le pompier de service pour abîmer encore un peu l'avant-dernier qui vient de s'éloigner.

Il y a dans les foyers des acteurs de tous les théâtres de Paris, quelques habitués qui en sont les pierres fondamentales, et qui, chaque soir, sans exception, viennent y passer une heure, deux heures, et quelquefois même toute la soirée. — En hiver surtout! C'est une façon ingénieuse de ne brûler ni bois, ni chandelle!

Je connais deux ou trois individus qui ont leurs entrées dans tous les théâtres de Pa-

ris, qui tutoient les femmes (je parle de celles qui veulent se laisser tutoyer), qui appellent les directeurs *mon gros* et les jeunes premières *ma petite*, qui donnent leur avis sur ce qui se fait et se dit, et qui n'ont jamais commis le moindre vaudeville qui puisse être un prétexte à cette familiarité universelle.

Ils sont adoptés, et, depuis le concierge jusqu'à l'allumeur de quinquets, tout le monde les connaît. — Il ne vient pas même à l'idée de qui que ce soit de dire : « Pour-» quoi donc M. F*** a-t-il ses entrées? » On le voit sans relâche, il fait partie du matériel, et s'il manquait un soir on s'en apercevrait autant que si l'on enlevait du foyer les banquettes qui servent à s'y reposer.

Un des grands inconvénients des foyers d'acteurs (les plus jolies choses ont leurs défauts), ce sont les loteries perpétuelles, qui à

la longue deviennent un impôt exorbitant que l'on prélève sur les nouveaux venus et sur les habitués qui ne peuvent s'y soustraire.

Tout se met en loterie, et quel que soit l'objet que l'on sacrifie, on vous impose de trois à cinq billets, en vous assurant que vous serez très-heureux de gagner :

Un col brodé, que vous donnerez à votre maîtresse ;

Une bourse, qui vous rappellera que tout votre argent a passé en loterie ;

Un tableau qui ne vous laissera que l'espérance de ne pas mourir de faim, si le pain est trop cher ;

Et un millier d'autres objets moins utiles les uns que les autres, mais qui vous sont indispensables.... au dire des faiseurs de loterie.

Il n'y a qu'une espèce de gens qui sachent

se soustraire à cette dîme théâtrale, ce sont ces habitués *perpétuels*, qui vous ferment la bouche avec cette réponse :

« J'ai juré de ne jamais mettre à la lote-
» rie. — C'est un vœu, et je n'y manquerai
» pas. »

C'est peut-être la seule phrase spirituelle qui leur soit échappée, par mégarde sans doute.

Il y a des auteurs qui ne paraissent jamais au foyer des acteurs : d'autres qui y passent de temps en temps, quand on joue leur œuvre, ou quand elle est en répétition ; quelques-uns qui y font acte de présence, sans qu'on ait besoin de leur rien montrer ; et d'autres, enfin, qui y viennent..... toujours !

Si les conversations sont vives, elles sont rarement inconvenantes, comme beaucoup de gens se le figurent.

Je ne parle pas des aparté qui se chuchotent à l'oreille ; ceux-là ne sont entendus de personne, et ont le droit d'être décolletés autant que cela leur plaît.

Dans le foyer :

Les artistes hommes lisent de temps en temps, causent quelquefois et se taisent souvent ;

Les artistes dames travaillent rarement, causent toujours et ne se taisent jamais ;

Il y a des moments où c'est un tohu-bohu étourdissant. Chacun narre à la fois, et personne n'écoute, c'est une vraie Tour de Babel avec un seul et même langage.

Et maintenant si vous désirez de plus amples renseignements, confectionnez une pièce bonne ou mauvaise, tâchez de la faire recevoir, ou bien, ce qui est plus simple, prêtez une quarantaine de mille francs à un directeur quelconque (tous les directeurs

ayant besoin de quarante mille francs), et vous pourrez apprécier par vous-même, si j'ai dit la vérité sur les loges et le foyer des artistes.

V

Où, en parlant du public, on prouvera que le Français, né malin, est aussi né méchant.

Si les comédiens ont de l'amour-propre, il faut avouer que le public a de la vanité, vanité souvent stupide et qui consiste à ne jamais revenir sur un jugement qui devrait être quelquefois plus réfléchi.

Le public est comme les enfants, ou plutôt comme les moutons de ce brave Panurge, il saute quand il voit sauter, il applaudit quand il voit applaudir. La *claque* n'a été établie que dans le but de donner l'exemple à une foule de gens, qui au spectacle ou-

blieraient qu'ils ont deux mains, si des voisins bruyants ne forçaient leurs oreilles à s'en souvenir pour eux. Nous consacrerons un chapitre spécial à cette noble institution, qui remonte, dit-on, à Néron, et qui est si vaillamment continuée par un brave et excellent homme, M. Porcher, la providence des auteurs et des marchands de billets, qui sans lui ne sauraient que faire de leurs produits. Néron forçait les chrétiens à applaudir les lions qui dévoraient leurs frères, M. Porcher force les hommes à battre des mains aux succès de leurs semblables, c'est plus charitable et moins sanguinaire.

Mais revenons au public, que nous avons tranquillement laissé dans ses loges et stalles, attendant le lever du rideau, peu soucieux de savoir s'il applaudira ou sifflera!

Il y a deux genres de spectacle au théâ-

tre, celui qui se passe *sur la scène*, et celui qui a lieu *dans la salle*; ce dernier, il faut l'avouer, n'est pas souvent le moins curieux. Chaque place a sa physionomie, sa variété de costume et surtout de langage :

On parle affaires de bourse à l'orchestre, en paletot et en chapeau.

On applaudit au parterre, en blouse et en casquette.

On s'occupe d'épicerie et de bonneterie aux balcons, en redingote et nu-tête.

On rit aux secondes galeries, en tartan et en bonnet.

On mange des pommes au paradis, en blouse et en calotte.

Et l'on se serre la main, le pied, et... tant d'autres choses aux loges grillées, en habit noir et en robe de soie (Les chapeaux sont presque toujours accrochés,

comme gênant le rapprochement des figures).

Les avant-scènes sont réservées aux lions et aux *messieurs de ces dames* ; là, on n'y dit rien, ou si l'on ouvre la bouche, c'est pour bâiller et faire croire que l'on s'ennuie.

Il y a bien des existences qui viennent chercher le soir, dans une salle de spectacle, leur pain du lendemain :

L'ouvreuse, avec ses bancs sales et ses programmes de la veille.

Le marchand de sucre d'orge, avec ses produits, qui ont déjà passé dans bien des mains.

Le garçon de café, qui n'attend pas que la toile soit baissée, pour annoncer ses détestables boissons.

Le loueur de lorgnettes qui fait retentir cette espèce de charabia perpétuel : « *Chand d'gnettes !* »

Le débitant d'éventails, qui ne vous laisse pas de cesse, que vous ne lui ayez acheté un de ses produits en papier vert.

Puis enfin le vendeur de *Patrie*, qui vous persuade que les nouvelles sont des plus curieuses, et qui par son cri : « *Faut lire ce qui vient de paraître...* » vous décide à débourser vos trois sous, pour apprendre qu'il vient de paraître... un nouveau chocolat, fait avec de la sciure de bois, ou bien pour vous raconter qu'on a pêché, dans la rivière, un cadavre mutilé qui n'a pu dire son nom et son adresse, malgré les nombreuses questions qui lui ont été adressées!

Tous ces petits trafics animent le spectacle d'une singulière façon, et sont bien souvent la cause de discussions fort drôles : écoutez plutôt ce vieux monsieur orné d'un bonnet de coton de soie noire et d'une fem-

me qui aurait pu lutter de rotondité avec l'ex-éléphant de la Bastille.

LE VIEUX MONSIEUR EN BONNET DE COTON DE SOIE NOIRE.

Tenez, madame l'ouvreuse, voilà trois sous pour votre programme, votre coussin, votre petit banc, et la garde de mon parapluie.....

L'OUVREUSE.

Trois sous, monsieur!... dans quel endroit, avez-vous vu donner trois sous?..

LE VIEUX MONSIEUR EN BONNET DE COTON DE SOIE NOIRE.

Mais, dans beaucoup d'endroits... et, tenez, pas plus tard que ce soir, j'ai été pris...

L'OUVREUSE, *fièrement.*

Assez, monsieur, je n'ai pas besoin de connaître vos secrets de famille; gardez vos trois sous...

LE VIEUX MONSIEUR EN BONNET DE COTON DE SOIE NOIRE.

Je les garde, ma bonne, je les garde... d'ailleurs, votre programme était d'hier...

L'OUVREUSE, *en s'en allant.*

Parbleu, pour ce que j'en retire, il paraît qu'il était encore trop nouveau...

Montez d'un étage et ouvrez cette petite porte, qui vous introduira dans l'avant-scène, une jeune dame, et ce que l'on est convenu d'appeler un élégant y sont enfermés ; la dame a déjà absorbé un énorme sac de fruits confits et une dizaine d'oranges que son Arthur est allé lui chercher ; la conversation suivante s'engage, ou plutôt se réengage, car elle dure depuis le commencement du spectacle et s'arrête au lever du rideau, pour reprendre avec beaucoup moins de violence, à chaque entr' acte.

LA DAME.

Mon Dieu, Arthur, que le temps me semble court près de vous!.... Allez donc me chercher une orange glacée.

ARTHUR.

Mais tu en as déjà mangé dix, ma chère Ophélia.

LA DAME.

Est-ce pour me les reprocher que vous me dites cela?

ARTHUR.

Non, mais tu m'interromps toujours, quand je te parle de mes chevaux.

LA DAME.

C'est que vous me parlez toujours de vos chevaux au moment où je vous demande quelque chose.

ARTHUR.

Je te disais donc que miss Kettly a gagné de deux têtes sur sir Black, qui, à son tour,

a dépassé miss Lowe, qui, à son tour, a gagné de trois têtes sur sir Crakfort, qui à son tour.....

LA DAME, *impatientée.*

A votre tour, allez donc me chercher une orange !

ARTHUR.

Tu es assommante, ce soir, avec ta gourmandise.

LA DAME.

Et vous, insupportable avec vos chevaux ! faites-vous palefrenier, et que ça finisse.....

Là-dessus, la dame tourne le dos à Arthur, qui tourne le dos à la dame ; la dame lorgne dans l'avant-scène de gauche, où se trouve un joli jeune homme blond (*Arthur doit être brun*). Arthur, à son tour, lorgne dans l'avant-scène de droite, où montre sa gorge, une ravissante fille de marbre, brune (*Ophélia doit être blonde*). La soirée

se termine sans que notre couple se soit adressé une nouvelle parole : et le public, qui, à la sortie du spectacle, les voit passer les bras enlacés, les têtes rapprochées l'une de l'autre, marchant de ce pas égal que Cupidon a réglé sur le tic tac du cœur, le public se dit : « Comme ils s'aiment ! » Encore un amour de théâtre, encore un jugement que le blanc et le rouge de la dissimulation ont rendu faux !...

Si nous montions un étage, nous nous trouverions au *poulailler,* plus poétiquement appelé *paradis*, et qui dégoûterait à tout jamais de tous les paradis futurs, s'ils devaient ressembler, en rien, à ceux des théâtres de Paris. On se sert d'un langage que comprendrait difficilement le sublime Homère qui pourtant parlait constamment la langue des dieux, on y respire des parfums qui donneraient une triste idée des

fleurs que le séjour des bienheureux doit produire. Écoutez deux de ces anges terrestres, et en sortant de ce paradis, vous chercherez bien vite le moyen de vous damner pour aller tout droit en enfer!

UN GAMIN.

Ohé! Picot! lève-toi donc un peu, t'es t-assis sur mon chausson aux pruneaux!

PICOT.

De quoi? Aux pruneaux! il est aux pommes ton chausson, à preuve que je viens de fourrer mon doigt dedans sans le vouloir, et que ça sent le cidre de Normandie.

UN SOLDAT.

Ah! cristi, payse, que je suis donc satisfait d'être bien aise, et nonobstant les banquettes, qui sont aussi dures que la pointe de ma baïonnette, je vous trouve néanmoins mieux astiquée que toutes les gibernes de la compagnie.

LA PAYSE.

Vous êtes trop aimable, caporal... et si je n'avais pas le petit qui n'est guère sage...

L'ENFANT, *criant.*

Miaou ! miaou ! miaou ! miaou !...

UNE VOIX ENROUÉE.

Asseyez-vous dessus...

Après une telle littérature, on s'éloigne de ce lieu, plus vite qu'on n'y était venu, et l'on s'empresse de descendre au parterre, espérant y rencontrer des fleurs... de rhétorique mieux cultivées ; c'est là que croît, perpendiculairement au-dessous du lustre, cette plante si appréciée du comédien et si estimée des auteurs, cette plante qui ranime la scène, qnand elle se refroidit, et qui couvre de son bruit les fautes de style, ou le manque de mémoire du comédien, cette plante enfin, qui, semblable au polype, étend ses branches dans toute la salle de spectacle.

Mais quel est le nom de cette plante, de ce phénix, de ce polype, me direz-vous? son nom, c'est *la claque !...*

VI

La claque.

J'ai dit, dans un précédent chapitre, que la claque qui remontait à Néron, avait été continuée de père en fils par M. Porcher, qui a autant de bonté et d'obligeance au service de tous, que l'ex-empereur romain avait de malice et de cruauté, et après de longues et fructueuses recherches, je puis affirmer que cet empereur est le premier inventeur de cette utile institution. Les claqueurs datent donc de Néron, l'empereur romain ; de là leur vient le second surnom qu'on leur a donné *de Romains!*

Beaucoup de spectateurs, gens paisibles, et peu amateurs des bruits assourdissants que produisent le rapprochement continuel de trente ou quarante paires de mains, se demandent, sans doute, à quoi peuvent servir *les Romains*? Je vais le leur apprendre :

Et disons, tout d'abord, que si le *Romain* n'existait pas, *le Français* cesserait d'exister, le Français acteur, bien entendu; le claqueu est à l'artiste, ce qu'est l'esprit à la beauté, les paroles à la musique, ce qu'Oreste était à Pylade !...

Le claqueur est la seconde nature de l'artiste; sans lui sa démarche est embarrassée, son œil terne, sa voix faible ; il cherche dans la salle ce bruit ami, qui, semblable au murmure de l'eau, attire le voyageur pressé par la soif, et je le dis avec conviction, sans claqueurs il n'y aurait plus de comédiens. On a essayé de supprimer cette *bruyante*

institution, elle s'est rétablie d'elle-même; c'est un phénix qui renaît de ses cendres, et je citerai, comme exemple, une réponse d'un chef de claque, au moment de son abolition, réponse digne d'être gravée, en lettres d'or, dans la paume des mains de tous les claqueurs. « *La claque se rend et ne meurt pas !...* »

On ne m'a pas dit s'il avait ajouté le fameux mot de Cambronne.

Il existe dans Paris, plus ou moins de marchands de vin, plutôt plus que moins, et surtout aux environs des théâtres; c'est d'ordinaire chez ces persécuteurs du raisin, que se trafique la vente des billets d'auteurs, et des billets qui forment la claque. Ces derniers sont payés meilleur marché, et se vendent à une classe d'individus, moins bien habillés que ceux qui spéculent sur les autres places.

Il faut réunir trois conditions pour avoir droit à un billet de claqueur.

1° N'avoir rien à faire de six heures du soir à minuit;

2° Posséder une grosse voix,

3° Et de larges mains.

Un mouchoir est quelquefois exigé, mais à ceux qui sont privés de ce carré de toile ou de coton, on le remplace par le revers de la manche.

La claque entre dans le théâtre avant l'ouverture des bureaux, elle s'installe dans le beau milieu du parterre, juste au-dessous du lustre, ce qui lui a fait ajouter à son nom de Romain!

. . . . . celui non moins illustre,
Et non moins mérité, de chevaliers du lustre.

Ces chevaliers donc, puisque chevaliers il y a, sont dirigés par le lieutenant, ou le

sous-lieutenant du chef de claque, selon l'importance de la pièce. Les trois premières représentations sont généralement faites par le chef en personne, qui, les gants blancs aux mains, et le sourire aux lèvres, vient forcer le vrai public à trouver fort jolies des tirades, qui, sans le secours de ces hommes, l'auraient laissé à glace au-dessous de zéro.

Les applaudissements sont rangés en plusieurs classes, exactement comme les mariages et les enterrements, ainsi qu'on le verra par le détail suivant :

Pour les premiers sujets (1re *classe*) : Première danseuse, premier rôle, premier chanteur, premier comique, premier..... enfin, tous les premiers emplois : une triple salve d'applaudissements, trépignements, cris, rappels, cannes, bâtons..... j'allais ajouter savate !...

Pour les seconds sujets (2e *classe*) :

Une seule salve assez maigre.

Pour les troisièmes sujets (3e *classe*) :

Une demi-salve, n'ayant que la peau sur les os.

Quand l'héroïne du drame annonce que son vieux père est malade, on tire les mouchoirs.

Quand elle vient dire que la fluxion de poitrine ne laisse plus d'espoir, on déploie les mouchoirs et l'on commence à se moucher.

Quand enfin elle vient crier d'une voix à déchirer... les mouchoirs...

L'HÉROINE *criant*,

Mon... on... pè... ère...

CELUI QUI LUI DONNE LA REPLIQUE.

Eh bien, ton père?...

L'HÉROINE *braillant*,

Mon... on... pè... ère...

CELUI QUI LUI DONNE LA RÉPLIQUE.

Eh bien, ton père?

L'HÉROINE *hurlant,*

Mon... on... père... n'est plus!...

Alors, les nez partent d'un commun accord, ou plutôt d'un commun désaccord; c'est une musique infernale à laquelle les saxophones ne pourraient atteindre, et le lendemain, on lit dans les comptes rendus de la pièce : « *C'est un immense succès de larmes : ce succès-là en vaut bien un autre!* » Et le chef de claque reçoit des auteurs 50 ou 60 fr., pour les avoir aidés à gagner 10 à 15,000 francs de droits!

La claque est aussi spécialement chargée des rappels à la fin des pièces, et le rideau ne s'est pas encore abattu sur le cadavre du traître, percé de mille coups de poignard, que le cri de « *tous, tous,* » retentit des nombreux côtés de la salle... qui touchent

au parterre! Les vingt-cinq acteurs, jouant dans la pièce, reparaissent, les animaux sont même compris dans ces ovations, et le rideau s'abat de nouveau, pour recommencer, le lendemain, le même exercice!

Loin de moi, cependant, la pensée d'attaquer la claque; c'est, je le répète encore, une grande et utile institution et j'ai tout le premier été à même d'apprécier l'intelligence et la valeur des mains de ses chefs, dans les divers théâtres qui ont représenté mes pièces. Je blâme seulement l'abus du rappel qui aujourd'hui est devenu une mauvaise plaisanterie et dégénère en véritable *balançoire*.

Un triomphe n'a de valeur qu'autant qu'il n'est pas prodigué. La claque a encore un mauvais côté, lorsque celui qui la dirige n'a pas assez d'intelligence pour guider les hommes qui *claquent* sous ses

ordres; et l'on a vu souvent des pièces tomber, ou, en termes de théâtre, être *empoignées*, par le trop grand empressement du chef de claque à *chauffer* une scène, qui finissait par prendre feu !

Il faut, pour être un chef de claque émérite, posséder assez d'intelligence et de jugement pour apprécier un bon ou un mauvais passage, et être en mesure, après avoir assisté aux répétitions générales, de comprendre l'effet que doit produire telle ou telle scène; M. Porcher résume encore ces nombreuses et rares qualités.

La vente des billets d'auteurs, les jours des premières représentations importantes, est des plus curieuses ; elle se fait aussi chez le marchand de vin du coin, et je connais plus d'un de nos beaux lions, qui, pour obtenir une stalle au modeste prix de 30 fr. est allé boire, sur le comptoir, un petit

verre avec le vendeur de billet, pendant que son associé cherchait la place si chèrement acquise.

Les annales théâtrales comptent dans leurs rangs de remarquables chefs de claque, et le brave et estimable M. Porcher, l'ami des auteurs et des artistes, l'homme qui n'a jamais fermé sa bourse au vaudevilliste dans l'embarras, M. Porcher, dis-je, a été un des chefs les plus habiles et les plus appréciés de cette vaste entreprise qui va, dit-on, prendre encore une nouvelle extension. M. Porcher est riche aujourd'hui, et je me mêlerai volontiers aux claqueurs, pour applaudir vivement à cette fortune si laborieusement acquise.

VII

Orchestres et Musiciens.

Le musicien de l'orchestre des théâtres, est un type tout aussi original à étudier que celui du comédien, et comme il touche de fort près aux fastes dramatiques, nous pouvons en dire quelques mots sans craindre de nous éloigner par trop de notre sujet.

Il y a différentes catégories de musiciens :

Ceux qui vont le soir dans un théâtre pour gagner 50 à 60 fr. par mois.

Ceux-là ont toujours des industries spéciales qui rendent leurs journées lucratives.

Les uns, et ce sont les privilégiés, donnent des leçons de l'instrument qu'ils cultivent, les autres remplissent divers états;

Dans cette catégorie sont rangés seulement les musiciens des orchestres des petits théâtres; ceux qui appartiennent à des scènes plus élevées, sont presque tous professeurs de violon, de flûte ou de cor, selon qu'ils jouent du violon, de la flûte ou du cor.

Ceux qui sont attachés aux orchestres de l'Académie *Royale*, *Nationale*, *Impériale* de musique, de l'Opéra-Comique et des Italiens, sont pour la plupart de véritables artistes, que l'on est du reste à même d'apprécier en plein vent, lorsque vient à passer la deuxième légion de la garde nationale, dont la musique est en partie composée des principaux instrumentistes de l'Opéra.

Mais je laisserai de côté les musiciens des grands théâtres, pour revenir à ceux d'un ordre inférieur qui offrent, selon moi,

des physionomies plus étranges et plus variées à étudier.

L'accompagnement des vaudevilles dans un théâtre de genre, est l'*a, b, c*, du métier, on l'apprend en fermant les yeux, et j'ai beaucoup connu une clarinette qui m'a affirmé exécuter sa partie, en dormant du plus profond sommeil. Pauvres canards, comme son ramage devait ressembler au vôtre !

Il résulte de cette grande facilité à *déchiffrer* une partition qui est toujours la même, un besoin de s'occuper l'esprit, pendant le couplet sentimental de la jeune première, et je citerai encore un triangle fort distingué, qui, en jouant de son gracieux instrument, m'a affirmé lire en entier un roman de Paul de Kock, pendant les récitatifs des amoureux, ce qui mêlant agréablement les deux littératures, formait ceci :

LA CHANTEUSE, *roucoulant.*

Air : du baiser au porteur.

Oh ! mon Edgard, pense à ta belle
Ton départ me perce le cœur. } bis.

LE TRIANGLE, *lisant Paul de Kock.*

« Je le trouvais en chemise sur mon » carré, une bougie dans la main droite, » une clef et un morceau de papier dans la » main gauche. — Où allait-il ? »

LE PUBLIC, *s'essuyant les yeux à la fin de la romance de la jeune première.*

Pauvre fille !

LE TRIANGLE, *se tenant les côtes à force de rire.*

« Farceur de Paul de Kock, va !... »

Et les directeurs souffrent de semblables contrastes.

Mes lecteurs, si toutefois j'en ai, ont été plus ou moins au spectacle, et tous, j'en suis

certain, ont pu remarquer que chaque musicien avait un livre placé sous sa partition.

Pourquoi n'ont-ils pas pu soulever la feuille couverte de croches et de triples croches ! ils auraient pu lire en grosses lettres, en tête des volumes de messieurs les musiciens :

« *Mon Voisin Raymond*, par Ch. Paul de Kock.

» *La Pucelle de Belleville*, par Ch. Paul de Kock.

» *Le Cocu*, par Ch. Paul de Kock. »

Et tant d'autres amusants romans... par Ch. Paul de Kock, auteur bien fait pour égayer les orchestres du monde entier, qui pourraient, soit dit en passant, se réunir et lui donner une monstrueuse aubade, pour les joyeux quarts d'heure que ce digne émule de Pigault Lebrun leur a fait passer.

Il ne faudrait pas conclure de ce qui précède, cependant, que la lecture est le seul passe-temps du musicien; ses prunelles sont pour beaucoup dans les distractions qu'il est obligé de s'imposer chaque soir, et les jeunes premières, les soubrettes et même les duègnes, ont eu souvent à subir l'artillerie redoutable de ces deux canons, qu'on appelle des yeux.

Dire que les œillades sont constamment couronnées de succès, c'est ce que je n'ose avancer, mais toujours est-il qu'il y en a qui finissent par être remarquées et alors le bonheur de l'un suffit à défrayer, pendant quelques soirées, l'oisiveté des autres.

Comment ne pas réussir à toucher la corde sensible d'une femme, quand on pince tous les soirs, celle bien plus volumineuse d'une énorme contre-basse ?

Les artistes féminines n'aiment cepen-

dant pas beaucoup ce qu'on appelle *le musicien*; pour elles, c'est un soufflet qui cède son *vent* à tant l'heure, et qui l'emploie à tirer quelques sons, assez rauques, d'un cor d'harmonie, d'un cornet à piston, ou d'une flûte !

Le musicien n'est pas assez poétique, dans la poésie de ces dames; quand elles veulent oublier sous les ombrages de Montmorency, ou sous les vertes tonnelles d'Asnières, qu'elles ont à l'année un banquier, un rentier, ou un épicier retiré, elles aiment ce qu'elles appellent un amant de cœur, et cet amant, pour réaliser l'idéalisme de leur pensée, doit avoir les yeux bleus et le teint orange claire. Mais au moins n'a-t-il d'autres notions de musique, que celles qui consistent à pincer galamment les cordes de la guitare du cœur de ces dames!

O bon goût, qu'êtes-vous devenu?...

Autrefois, vous portiez des habits de soie, des jabots en dentelles et des talons rouges.

Aujourd'hui, vous vous affublez d'un manteau de toile cirée, et vous entrez partout le cigare à la bouche et le chapeau sur la tête.

Les poëtes du jour, appelleront peut-être cela de la fantaisie, — qui sait?...

Autrefois les Clairons, les Contat, les Salé, *s'encanaillaient*; mais les figures des *vilains* qu'elles prenaient, *étaient belles*, tandis qu'aujourd'hui, où tout le monde est noble, tout le monde se croit même dispensé d'être poli. C'est un progrès à la façon des écrevisses.

Notez bien que je ne dis pas cela pour les musiciens, gens fort estimables, et tout aussi bons pères de famille que les autres, quand ils possèdent des enfants; ils ont aussi bien que nos *beaux*, droit aux cœurs

de ces dames; c'est une chasse où le moins maladroit tue le plus de gibier; il ne s'agit que d'avoir du coup d'œil, ou sinon il faut charger ses armes avec des balles frappées à l'effigie d'un roi quelconque.

Je me suis un peu éloigné de mes musiciens, et les sons de leur orchestre ne me parviennent plus que faiblement aux oreilles; mais j'avais besoin de les relever un peu aux yeux de *ces dames*, en les persuadant qu'ils valent bien les *Arthur*, clarinette à part.

Les figures des musiciens des orchestres de théâtre varient étrangement, et reflètent toujours quelque chose de l'instrument qui leur est propre. Ainsi :

La contre-basse a la démarche d'un scieur de bois;

Le cor, d'un vieux vent, retiré des affaires;

La clarinette, d'un canard avalant une pomme de terre;

La petite flûte, d'un rossignol mal disposé.

Les cymbales, d'un homme qui pile du chocolat dans un mortier;

Le triangle, d'un géomètre ;

Et le violon, d'un télégraphe en activité.

Je ne parle pas du trombonne! rien que la vue de cet instrument qui s'allonge et se raccourcit, me donne la chair de coq, tant j'ai peur de le voir entrer dans le gosier de l'homme qui en joue.

Quoi qu'il en soit, les musiciens des orchestres des théâtres, ont droit à toutes mes sympathies, et Dieu sait, sans eux, ce qu'on penserait de mes couplets, car ainsi que l'a écrit Beaumarchais : « Ce qui est trop mauvais pour être dit, se chante! »

VIII

Les ouvreuses de Loges.

Prenez une ancienne jeune première du Théâtre-Royal de ....Carpentras, retirez-lui 4 dents de la mâchoire supérieure, si le temps, en passant par là, a oublié de les extirper du bout de sa faux.

Couvrez-lui la tête d'un tour blond ou brun, à votre convenance, si ce même temps, toujours trop occupé, a omis de lui éclaircir la nuque.

Mettez dans la poche de son tablier une tabatière.

Vêtissez le tour d'un bonnet déparé de quelques rubans, et d'une robe ornée de quelques taches, et vous aurez une ouvreuse parfaite.... Comme les entendent Gavarni et Cham!

Depuis quelque temps, l'ouvreuse s'est modifiée et a fait d'énormes progrès; aussi les directeurs, ayant reconnu que même pour donner un petit banc et un programme, la laideur n'était pas rigoureusement nécessaire, il faut aujourd'hui pour occuper ce poste, fort important, du reste, remplir un programme individuel assez varié, à savoir :

Une figure qui, lorsqu'on la regarde, ne fasse pas tourner la tête d'un autre côté.

Au moins 28 dents, pourvu que les 4 qui manquent aient eu, jadis leur domicile tout à fait au fond des mâchoires.

Des cheveux, si c'est possible.

Une robe sans reprises, ni éclaboussures de pot-au-feu.

Un bonnet avec pas mal de rubans roses, si la robe est bleue, et pas mal de rubans bleus, si la robe est brune !

Un langage qui ne fasse pas supposer que

l'Espagne a envoyé là quelques-unes des épouses de ses taureaux !

Enfin les mains propres, au moins au commencement des spectacles. (*Nota* : Ne pas se présenter si on a un tic bruyant, qui puisse troubler la représentation.)

Les fonctions des ouvreuses sont fort ennuyeuses, mais elles sont, en revanche, très-peu lucratives.

L'hiver, on ne gagne pas beaucoup, mais l'été ne rapporte absolument rien !

Quelques théâtres, plus favorisés du public, offrent des chances de meilleures recettes, mais à moins d'énormes succès, les pauvres ouvreuses perdent souvent les plus beaux soirs de leur vie, pour gagner de vingt à quinze sous.

Le métier d'ouvreuse consiste à :

Offrir un petit banc.

Insister, si on ne veut pas le prendre.

Offrir le programme.

Insister, si on ne veut pas le prendre.

Demander le chapeau, le manteau, le parapluie ou l'ombrelle de la dame.

Insister, si elle ne veut pas les donner!

Demander son salaire.

Insister, si on ne veut pas le donner.

Il y a des gens, et ceux-là sont les plus nombreux, qui, pour un programme, un petit banc, un manchon gardé, un certain endroit indiqué, déboursent généreusement deux sous!

La police, qui fixe le prix des places dans les théâtres, devrait aussi taxer la rétribution due aux ouvreuses.

On a généralement remarqué que les spectateurs qui ne donnaient *rien*, étaient ceux qui avaient des entrées de faveur.

J'en connais même, qui, pour ne pas payer deux sous la garde de leur parapluie,

prenaient une voiture qui leur revenait à 25 sous !

L'esprit a de si grandes bizarreries et l'économie de si singuliers calculs !

Beaucoup d'ouvreuses ont des filles actrices ; les unes veillent sur leurs mœurs, celles-là sont rares, d'autres favorisent leurs mauvais penchants, celles-là sont nombreuses ; on en a vu même se servir de la facilité qu'elles ont de communiquer avec les spectateurs pour fixer plus particulièrement les jumelles masculines sur les mollets, les bras ou les épaules de leurs enfants, selon que leurs mollets, leurs bras ou leurs épaules sont bien faits.

L'ouvreuse, qui se livre à cette petite spéculation *maternelle,* choisit généralement les hommes entre deux âges, bien mis et garnis de quelques bijoux.

La décoration de la Légion d'honneur

leur inspire quelque confiance, et elles sont tout à fait rassurées, quand, au dernier acte de la pièce, l'homme sur qui elles ont jeté les yeux, leur donne une pièce de vingt sous, qui s'agitait au milieu d'une dizaine de pièces de même grandeur, mais d'une autre nuance.

L'ouvreuse qui fait ce métier-là, abandonne toute pudeur et toute retenue, elle vous vend son enfant, comme on vend une botte de radis, c'est *tant* qu'il faut lui donner, sans compter l'espérance qu'elle a de cirer un jour les brodequins de sa fille !

J'ai beaucoup connu une de ces femmes qui battait sa progéniture, lorsqu'elle avait le malheur de trouver qu'un jeune homme aux yeux bleus, sans le sou, valait mieux qu'un vieillard aveugle, ayant 25,000 livres de rente ; et cette bonne mère entendait si bien les intérêts de sa fille, et pous-

sait si loin le désir de la voir riche et heureuse, qu'un jour que la pauvre pécheresse s'était enamourée d'un joli damoiseau, au cœur plein de poésie et à la bourse vide; l'ouvreuse en question s'en alla trouver un agréé au tribunal de commerce, pour savoir le moyen qu'elle devait employer pour éloigner sa fille de la mauvaise route qu'elle suivait :

« Ah! mon bon notaire, » ajoutait-elle, en s'adressant à l'homme d'affaires, « tirez ma fille des pattes de ce grigou, il lui perdra son avenir, et c'est d'autant plus malheureux, qu'elle a déjà une *clientèle magnifique.* »

Le mot est historique et devrait passer à la postérité.

On me dira peut-être que je juge bien sévèrement cette classe d'employées, et que dans certains théâtres, les ouvreuses sont

mises comme les lorettes, parlent une langue fleurie, et se lissent les cheveux avec de la bandoline au jasmin.

Ah! mon Dieu! la différence entre elles et celles que je dépeins plus haut, est si mince qu'il ne s'en faut juste que de l'épaisseur d'une pièce de vingt sous.

Aux théâtres des boulevards, on reçoit depuis 2 sous jusqu'à 1 franc; aux grands théâtres, on n'accepte pas moins de 20 sous et de 2 francs, c'est donc juste le double d'appointements, qui servent à acheter le double de rubans et de pommade.

IX

Le crieur de pièces dans la salle.

. . . . . .

« Etre né baryton et devenir crieur,
» Gaspiller chaque soir cinq heures de sa vie
» A hurler: « Demandez le journal la *Patrie!*

» C'est tout nouveau, messieurs, et très-intéressant.
» Vous verrez, comment la bourse monte et descend ;
» Comment à la tribune a parlé monsieur... chose ;
» Si la politique est noire ou couleur de rose...
» Ce qui vaut mieux du cinq pour cent ou bien du trois...
» Si tel meurtre a subi les rigueurs de nos lois,
» Si les blés poussent bien, et plus tard s'ils jaunissent;
» Si le vin sera bon, si les pommes mûrissent;
» Si monsieur tel ou tel, influent député,
» Dans l'intérêt de tous, à la Chambre a voté
» Un chemin de fer, pour l'endroit dont il est maire;
» Si le vol donne un peu, si le crime prospère...
» Demandez, ces détails sont tous bons à savoir,
» Demandez, *la Patrie*, ou le journal du soir.

Tels sont les cris, qui aux vers près, se répètent de 8 heures à minuit dans chaque salle de spectacle, par un homme mal mis quelquefois, mais toujours possesseur d'une voix, prouvant qu'il n'a jamais servi dans aucun sérail.

Le crieur vend aussi des recueils de vieilles pièces, que les auteurs achètent pour refaire de jeunes pièces, lesquelles jeunes pièces sont rachetées par de vieux auteurs

qui à leur tour, en refont de vieilles pièces. C'est une navette bien inoffensive, puisqu'elle a pour but d'amuser le public, elle l'ennuie bien quelquefois, mais on n'y regarde pas de si près, et pourvu que la salle soit pleine, le directeur s'inquiète peu de savoir combien de fois les spectateurs ont bâillés.

Le crieur fait donc partie d'une salle de spectacle, tout aussi bien que cette espèce de voix enrouée, ornée d'un tablier presque blanc, et qui entonne après chaque baisser du rideau, son cri de guerre! *Orgeat, limonade, des glaces!* Le crieur est la partie politique de la salle. Le garçon de café en est le feuilleton, orgeat à part bien entendu!

X

Le concierge du théâtre.

Si le lecteur veut bien me suivre à travers un corridor aussi noir qu'odorant, je le transporterai dans la loge du concierge!

Oh! qu'il se rassure, nous n'y resterons que quelques instants, et le parfum tout démocratique qui s'y respire, ne nous chatouillera pas longtemps l'odorat.

Le portier est aussi utile dans un théâtre, que des œufs pour faire une omelette ; c'est la cheville ouvrière de la *boutique*, comme on appelle le théâtre en terme d'argot, et quoiqu'il n'ait jamais figuré dans la mythologie, à côté de la belle Vénus, il n'en est pas moins le messager fidèle de son fils Cupidon.

Le portier du théâtre a l'ordre de ne

laisser pénétrer personne dans les coulisses, mais il ne lui est pas interdit de monter lui-même à mademoiselle Cécile ou à mademoiselle Adèle, un modeste pli qui renferme quelquefois dans sa petite enveloppe satinée, une voiture tout attelée, un hôtel, ou un magnifique souper chez Vachette.

Ces sortes de commissions sont parfaitement bien payées. Rien ne rend généreux comme l'idée de passer une soirée entre une jolie femme et une bouteille de champagne, et ces messieurs, qui risquent leurs brûlants poulets, sont d'ordinaire si peu fats et si peu entichés de leurs grâces naturelles, qu'ils sont persuadés que la belle à qui ils ont décoché les fleurs de réthorique de leur style, ne résistera pas aux belles paroles qu'ils ont cru débiter.

Pauvres sots qui oublient que le perdreau truffé aurait triomphé même de la chaste

Pénélope, si ce tentateur des vertus modernes avait été inventé à cette époque. Oh! Chevet, pourquoi n'étais-tu pas là en l'absence du valeureux Ulysse?...

Le portier du théâtre est toujours poli pour celui qui le paye, et toujours malhonnête pour celui qui l'interroge sans exposer à ses regards, la face ou l'effigie d'une pièce de monnaie quelconque; c'est là le plus clair de ses bénéfices, et notre Mercure comprend si bien son emploi, que nouvelle poste aux lettres, sa loge renferme un grand casier divisé en petits compartiments qui portent les noms de mesdemoiselles Rose, Angèle, Héloïse, Hermance, et tant d'autres qui se renouvellent quand *le quartier ne donne plus!*

Le portier du théâtre est donc forcément facteur. Il ne fait pas l'amour pour son compte; et sur sa loge on pourrait écrire :

« Loge de Cupidon, parlez à son concierge : ici on écrit soi-même ! »

Il y en a quelques-uns qui poussent le dévouement aux intérêts de leurs clients, jusqu'à encourager les belles dédaigneuses à prononcer une réponse favorable en faveur de l'auteur du billet et un portier d'un théâtre en vogue alla même jusqu'à dire à la jolie pécheresse qui repoussait la lettre et le souper qu'elle contenait :

« Bast, acceptez allez, en quoi ça peut-il, » vous contrarier de dire oui, c'est si peu » de chose, et ça fait tant de plaisir.— Ah ! » si c'était moi, comme je dirais oui ! »

Si j'étais directeur de théâtre, je n'aurais pas de portier, et j'installerais à sa place un énorme molosse chargé de dévorer les mollets de tous les audacieux qui oseraient s'introduire dans le sanctuaire des arts !

Nos lions seraient assurément garantis,

car à voir leurs pantalons collants, on a toujours envie de croire qu'ils ont dérobé à leur bûcher, quelques maigres morceaux de bouleau ou de hêtre.

Le portier du théâtre vit en bonne intelligence avec les artistes des deux sexes ; les clefs des loges étant accrochées au mur de son local, il existe forcément entre lui et les comédiens, une communication continuelle, qui établit une espèce de familiarité qui va quelquefois jusqu'au tutoiement. Cela paraîtra peut-être invraisemblable, mais on sera moins étonné quand j'aurai dit que tout le monde se tutoie au théâtre : acteurs, auteurs, régisseurs ne connaissent que le *tu*, et s'en servent à tort et à travers.

Vous haussez les épaules, c'est pourtant comme cela ! je vous l'avais bien dit ! n'est pas bohémien qui veut !

La compagne du portier a souvent été

jeune première dans son temps, et les couronnes ornant des tableaux représentant : *la bataille d'Austerlitz et souvenirs et regrets*, attestent quels furent les succès de la propriétaire de ces feuilles aujourd'hui desséchées.

On boit et mange chez le concierge du théâtre, et les figurants viennent y chercher le repas du soir; c'est une succursale en mauvais, du célèbre Bertrand, qui illustre depuis tant d'années le coin du faubourg du Temple, et qui s'est fait une réputation parisienne avec ses haricots et son veau froid. — Le portier du théâtre reçoit une bonne société, et les galants qui, semblables aux papillons se brûlant les ailes à la chandelle, essayent de se roussir aux flammes des yeux des déesses de coulisses, les galants ne dédaignent pas, pour se faire bien venir et avoir l'autorisation de rester dans la loge,

de trouver charmants d'affreux moutards et d'aller jusqu'à remplacer, à force de caresse le mouchoir, qui oublie trop souvent de fonctionner!

Mais assez parlé du portier de théâtre : arrivons tout naturellement aux gens qui l'aident à vivre! *Les* messieurs *de ces dames.*

XI

Les messieurs de ces dames.

Le titre de ce chapitre, très-épineux et très-difficile à traiter, me forcera à être bref ; mais comme sans *ces messieurs, ces dames* n'auraient pas de splendides toilettes, et que sans ces robes à volants, et ces rivières de diamants, bien des pièces ne jetteraient qu'un éclat fort terne;

Il en résulte que *ces messieurs* tenant à l'art dramatique, par un côté brillant, je suis forcé d'en parler, et qu'en en parlant, je côtoyerai encore de bien près le sentier qui conduit au grand chemin des mœurs que j'ai essayé de dépeindre.

Il y a plusieurs catégories *de messieurs de ces dames* : ceux qui donnent à une actrice célèbre... par ses aventures, des cachemires rouges, des voitures bleues et des chevaux gris-pommelé, pour qu'on puisse dire de lui :

— Le comte de B*** a une bien jolie femme pour maîtresse...

A quoi le vicomte de C*** répond :

— Parbleu ! c'est la petite (on dit la petite, même quand elle aurait la taille de la girafe défunte.) C'est la petite C*** des Variétés...

— Tiens, ajoute le baron de D*** mais je l'ai connue avec le duc de T***.

— Oui, continue le marquis de F*** elle l'a quitté, parce qu'elle s'apercevait que le pauvre duc avait déjà mangé deux fermes, trois châteaux et quatre maisons en pierre de taille; elle avait gaillardement digéré le tout, mais le tour des chevaux et des voitures arrivant, et, habituée qu'elle était à broyer des moellons, la chair des Bucéphales et le bois des calèches lui eussent paru trop fades !

Pauvre duc !... je ne devrais pas m'apitoyer sur son sort, car cent fois fou qui laisse déchirer la plus belle page du livre de sa vie par les mains crochues de ces femmes, qui ont une caisse d'épargne à la place du cœur, et pourtant je les plains, parce qu'ils me font l'effet de ces pauvres voyageurs de la fable, qui se laissaient séduire par des sirènes à la voix *ugaldéenne*, oubliant que

ces femmes avaient des queues de poisson; on pardonne volontiers au jeune goujon de se laisser *happer* par l'amorce enchanteresse que ces femmes savent mettre au bout de leurs lignes, mais les vieux brochets du métier, les anciens barbillons qui ont vécu dans les mêmes eaux que ces carpes dévastatrices, devraient être plus circonspects, et ne pas saisir le premier hameçon qui leur est jeté.

Les messieurs de ces dames ont leurs jours qu'ils choisissent, car les 50 ou 60 mille francs qu'ils jettent par cette fenêtre toujours ouverte, qu'on appelle la prodigalité; ces 60 mille francs leur donnent le droit de choisir les jours où ils désirent être trompés; et s'ils promènent leur idole, les lundi, mercredi et vendredi, ils sont sûrs que l'Arthur voiturera la même idole les mardi, jeudi et samedi; reste le dimanche qui re-

vient de droit au monsieur, comme étant un jour consacré au repos et à l'ennui!

Que de roueries, que de diplomatie, que d'esprit même employés, pour tromper ces pauvres millionnaires, devenus aveugles par l'éclat de leurs pièces d'or! Eh mon Dieu! après tout, n'est-ce pas tout simple? La comédie qui se joue le soir devant 1,500 spectateurs se reproduit devant un seul, sans rouge ni blanc; le soir on ment en débitant le langage des autres, le jour on ment encore en se servant de sa propre prose, cela peut passer pour un seul péché, n'en a-t-on pas sept à son service par 24 heures!

Les loges d'avant-scène sont toujours occupées les jours de premières représentations, par les *messieurs de ces dames*,

» Qui, le gant jaune au poingt et le lorgnon à l'œil,
» Jettent sur leur conquête un regard plein d'orgueil.»

Les bouquets ne manquent pas de pleuvoir ces soirs-là, et pour peu que l'ouvrage que l'on représente soit une pièce à femmes, le théâtre se transforme en marché aux fleurs.

On m'a même raconté à propos de ces bouquets une certaine historiette dont une célèbre artiste d'un de nos théâtres de vaudeville est l'héroïne, et qui est assez originale pour être citée.

Il était une fois une fort jolie comédienne, qui s'appelait mademoiselle D*** et qui avait fait battre d'une manière inusitée le cœur d'un riche Anglais.

Les Anglais sont toujours riches dans les romans). Je ne sais pas bien si c'était son cœur qui était captivé, toujours est-il que le galant fils d'Albion envoyait chaque jour à l'artiste célèbre, un magnifique bouquet de fleurs rares qui lui coûtait fort cher!

Mademoiselle D*** était très-touchée de ses soins, mais toujours des fleurs naturelles, c'était bien monotone, et quelques marguerites ou camélias aux cœurs de diamants, n'eussent pas déparé la jardinière ; mais hélas! à l'égal de la sœur Anne, mademoiselle D*** regardait toujours, sans jamais rien voir venir ! Fatiguée enfin de la *pingrerie* de son Anglais, elle avisa un de ses magnifiques bouquets, qui étalait orgueilleusement ses luxuriantes fleurs, et une pensée merveilleuse lui traversa l'esprit.

« Cascarinette, dit-elle à sa caméristе, » prends ce bouquet et porte-le à made- » moiselle Prévost, chez qui il a été acheté, » tu lui demanderas si elle veut te le re- » prendre, et ce qu'elle t'en donnerait?...»

Cascarinette partit comme un cheval qui rentre à l'écurie, et revint un quart d'heure après, avec deux napoléons de 20 fr. Ils

sont pour toi, lui dit mademoiselle D***; dans un mois j'aurai mes marguerites en diamants. — Le lendemain, le bouquet arrive, présenté par la même main, mademoiselle D*** l'accepte avec empressement, jamais elle n'avait tant aimé les fleurs, jamais elle n'avait tant vanté leurs brillantes couleurs. —Le riche Anglais sortit, d'autant plus ravi, que depuis quelque temps, il avait cru s'apercevoir que ses fleurs n'étaient plus si bien accueillies. — Mademoiselle D*** partit comme un trait et courut chez mademoiselle Prévost, qui lui remit, comme elle l'avait fait la veille, deux louis de 20 fr. Mademoiselle D*** était ravie : 40 fr. par jour, c'était une merveilleuse aubaine !

Le lendemain arrive, et mademoiselle D*** attend son bouquet, mais ô déception, pas d'Anglais et par conséquent pas de fleurs.

Le second jour, même absence, le troisième, le quatrième, toujours même silence !

Désespérée, mademoiselle D*** court chez mademoiselle Prévost, qu'elle interroge d'une manière adroite, et elle apprend qu'un riche Anglais achète en effet chez elle de magnifiques bouquets qu'il paie fort cher, mais que ces achats ne se renouvellent que deux fois par semaine !

Comment expliquer alors la présence quotidienne du magnifique bouquet ?

Supposer que le riche Anglais a plusieurs fleuristes n'est pas admissible : que résoudre !...

Frappée d'une idée, mademoiselle D*** rentre au plus vite chez elle, sonne Cascarinette, et apprend alors de sa bouche que la malheureuse soubrette revendait au riche Anglais, pour la modique somme de

vingt sous, les magnifiques bouquets que sa maîtresse recevait chaque jour. Les fleurs bien arrosées, duraient ordinairement quatre ou cinq jours, elle en avait le plus grand soin, et parvenait à se compléter 5 à 6 francs, par semaine, sans se donner de mal et en obligeant l'Anglais.

Le départ subit du bouquet que mademoiselle D*** était allée vendre l'avait désespérée, et elle gémissait sur les suites de sa triste désillusion, quand mademoiselle D*** l'avait sonnée.

Dire que le riche Anglais eut son congé, est inutile, mais ce que nous devons ajouter, c'est que depuis ce temps, mademoiselle D*** a les fleurs dans une telle horreur, qu'on dit que dans le jardin d'une maison de campagne, qu'elle possède aux environs de Paris, elle a fait arracher toutes les fleurs qui s'y trouvaient pour y se-

mer à la place des légumes et des fruits; je ne sais pas, à dire vrai, si elle n'en fait pas commerce, mais ce qu'il y a de certain, c'est que Cascarinette ne l'aide pas dans ce trafic.

Les beaux partis sont rares, et quand une de ces dames attrape un de ces oiseaux voyageurs, dont le plumage est plus riche que le ramage, elles le gardent jusqu'à ce que la *mue*, très-fréquente chez eux, les ait complétement dépouillés de leurs plumes; alors elles en cherchent un autre, et le pauvre oiseau semblable au renard, qui avait la queue coupée, rentre tout penaud dans ses foyers, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus.

Le nom que l'on donne généralement à ces messieurs, est celui *d'entreteneur!*

Entreteneur! que de variétés ce mot renferme!

L'entreteneur représente les tapis, les chevaux, les diamants, les cachemires!...

L'entreteneur, c'est le morceau de biftek, qui sert au dîner.

C'est le frotteur, qui trois fois par semaine vient enlever la poussière que laissent sur les parquets, les bottes vernies de l'Arthur adoré!

C'est le porteur d'eau, le boulanger, le facteur!...

L'entreteneur enfin, c'est tout! rien n'est plus complet; et que faut-il pour réunir ces nombreuses qualités? 50 ou 80 mille livres de rente, qui durent deux ou trois ans, et qui servent à prouver au malheureux dépouillé que l'axiome de M. Scribe peut passer en proverbe, et que l'or n'est qu'une chimère.

On a bâti Clichy pour y enfermer les gens, qui ont la malheureuse manie de ne pas payer ce qu'ils doivent. On a buriné

sur son frontispice ces trois mots terribles :

« *Prison pour dettes!* »

On aurait dû y graver à la place :

« *Cage à pigeons;* » car c'est là que finissent tôt ou tard, les malheureux ramiers, qui se sont laissé dérober leurs plumes par ces oiseaux de proie, qui ont toute la rapacité de l'aigle sans en avoir les qualités...

Ceci est pour les vieux !

Passons aux jeunes qui, malgré leurs 25 ans, essayant de rayonner sur leur figure, force de la nature, n'en sont pas moins les pis aller et les jouets de ces princesses du théâtre. Je dois ajouter qu'ils le méritent bien, car leur outrecuidance, leur nullité est telle, qu'on les croirait tout exprès jetés sur terre, pour devenir les dupes de ces belles créatures au cœur de granit.

Ces jeunes-vieux sont faciles à reconnaître, d'après ce signalement :

Chapeau essayant en vain de se tenir sur une tête à perruque séparée par le milieu.

Teint de parchemin d'anciennes familles.

Pantalon étroit.

Habit comme le pantalon.

Esprit comme l'habit et le pantalon'

Voici comment ces messieurs procèdent pour enlever d'assaut la vertu de ces dames.

« Madame,

» Je suis jeune, quarante femmes préten-
» dent que j'ai quelques agréments, je vou-
» drais en trouver une seule qui soit d'un
» avis contraire, et j'ai compté sur vous
» pour venir les démentir ce soir au café
» anglais ; amenez une amie avec vous, je

» lui *présenterai* un de mes intimes, jeune
» homme également charmant, nous boi-
» rons du champagne et nous dirons des
» bêtises.

» Le comte Alfred de B***.

» *P. S.* Ma voiture vous ramènera chez moi.»

Le portier reçoit 40 sous, la femme reçoit la lettre et le comte Alfred de B*** reçoit la femme chez lui.

Le lendemain notre lion affirme avoir quarante et une femmes, qui raffolent de sa personne... Ou bien encore :

« Madame,

» Je vous aime à la folie, je suis jeune,
» bien fait, j'ai quelque esprit et 25 mille li-
» vres de rente. Si vous n'êtes pas insensible
» à mes brillantes qualités, daignez tournez
» vos yeux vers l'avant-scène, n° 7, vous me
» reconnaîtrez facilement à ma belle barbe

» noire, sur laquelle se détachera ma riche
» lorgnette d'ivoire *blanc*.

« Celui qui pense à vous dans un lit
» doré et recouvert d'un tapis de den-
» telles

» Le vicomte Jules de S***. »

» Réponse poste restante aux initiales J. de S... (*ne pas oublier les trois points*). »

Cette lettre est COPIÉE TEXTUELLEMENT *sur un original que j'ai entre les mains* et que je garde jusqu'à ce que j'en aie découvert l'auteur ! J'aime cent fois mieux ce style démocratique d'un jeune voyou, amoureux d'une actrice à qui il écrivait :

« Marguerite,

» Je vous aime encore plus que le flan, et
» pour vous le prouver, je serai ce soir aux
» troisièmes galeries. Vous me reconnaîtrez

» à ma blouse bleue percée au coude, à mes
» cheveux ébouriffés, et à mes jambes que
» je laisserai pendre en dehors de la balus-
» trade.

» Signé : DODORE. »

« *P. S.* Si ce signalement ne vous suffi-
» sait pas, je chanterai la *Marseillaise!...* »

En voilà un passe-port amoureux et un post-scriptum qui vaut bien celui du comte Alfred de B***; au moins, le voyou voulait être aimé pour lui-même, tandis que toi, comte de B***, tu ne vois pas que le post-scriptum de ta lettre te faisait plus beau qu'Adonis ; tu le crois, et tu as raison, car ces femmes que le son de l'or met seul en gaîté; ces femmes dont la bouche est une tirelire qui engloutirait les mines d'or de la Californie, ces femmes te diront que tu es beau, spirituel, élégant, tandis qu'elles re-

nieront le poëte, ou l'habit râpé, à qui par caprice, elles ont tendu une fois la main, et qu'elles repoussent du pied après, pour tendre cette même main à celui qui la remplit d'or.

Vous avez fait ces hommes, tels qu'ils sont, mesdames, et vous avez eu raison, puisque sans eux, vous n'éclablousseriez pas en passant la pauvre ouvrière honnête, qui retourne à sa modeste mansarde, après avoir gagné sa journée.

Ruinez-les donc ces aveugles, qui ne voient que vos beaux yeux, sans penser que chacun de leurs sourires leur coûte cent pièces d'or !

Ruinez-les donc ces misérables, qui n'aiment que vos fins doigts roses et qui les baisent avec transport sans songer que chacun de ses doigts a des ongles plus crochus que les griffes de l'usurier, et que chaque bai-

ser leur coûte toujours cent pièces d'or!

Clichy est là, pour vous, je le répète, courez-y, pauvres entreteneurs : que la prison vous soit légère et vous punisse d'avoir voulu, à l'égal de Pygmalion, essayer d'animer le cœur de ces belles statues, qu'on appelle des *filles de marbre!* Mais je m'aperçois que je pille la pièce du vaudeville, et comme je ne veux pas me faire un procès avec les auteurs, je crois prudent d'arrêter là mon plaidoyer. D'ailleurs, je ne pourrais répéter que ce qui a été dit cent mille fois, ce sont toujours les mêmes phrases retournées, les mêmes cris impuissants à se faire entendre; j'userai mon peu d'éloquence à prêcher dans le désert, et comme je suis sûr de ne pas réussir, j'aime mieux laisser à d'autres l'honneur de convertir notre siècle; s'ils réussissent, je m'inclinerai devant eux.

PORTE DE DERRIÈRE.

ÉPILOGUE.

Puisque j'ai lancé un avant-propos au commencement de ce livre, je ne dois pas hésiter à le faire suivre d'un épilogue que j'appelle *porte de derrière*, parce qu'il doit me servir à me dérober à la fureur de mes nombreux lecteurs, si ce livre n'a pas tenu ce qu'il promettait ! c'est si bon de trouver une porte de derrière, quand on a besoin de se sauver !... mais aussi quel joli mot, que le mot épilogue ! Pour le lecteur, il est la fin de sa souffrance ou de son plaisir.

S'il s'est ennuyé, il le lit avec désespoir, avec crispation, il se venge de son ennui en

s'écriant : « Enfin, je l'ai terminé ce livre, je » l'avais commencé, il a bien fallu l'achever, » mais j'ai cru que je n'irais jamais jus- » qu'au bout !... » Si, au contraire, il a avancé d'une heure la pendule de son oisiveté, le livre a gagné son procès, et l'épilogue devient un charmant petit dessert final. C'est une appétissante crème glacée après un bon repas.

Que sera celui-ci? Je l'ignore, mais quoi qu'il arrive, j'ai cru devoir l'écrire pour remercier mes lecteurs d'avoir eu la gracieuseté de me lire jusqu'au bout; tous les romanciers ne sont pas aussi polis, et ceux qui auront eu la force d'avaler ma prose, y gagneront en ce que, pour la première fois de leur vie peut-être, l'auteur les priera d'agréer l'expression de sa reconnaissance pour la patience qu'ils ont bien voulu apporter à la lecture de son ouvrage.

Sur ce, bonsoir; cher lecteur, je quitte le théâtre, pour revenir au monde bourgeois, un autre théâtre, où on joue d'autres comédies, et où l'on voit d'autres acteurs, que l'on siffle aussi quelquefois.

En me retrouvant au milieu de ce nouveau monde, je me prends à moins regretter d'avoir écrit ce livre, puisque je suis forcé de convenir que tout ici-bas se renferme dans ces trois mots : *Théâtres et Comédiens.*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

MARQUISE 5
I. Les théâtres de Paris 13
II. Où il est parlé un peu des comédiens et beaucoup de leurs caractères. 24
III. Les loges d'actrices 36
IV. Le Foyer des artistes. 43
V. Où, en parlant du public, on prouvera que le Français, né malin, est aussi né méchant. 54
VI. La claque 66
VII. Orchestres et Musiciens 76
VIII. Les ouvreuses de Loges. 86
IX. Le crieur de pièces dans la salle 93
X. Le concierge du théâtre 96
XI. Les messieurs de ces dames. 102
Porte de derrière. Épilogue. 121

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE DE FANTAISIE

Élégante Collection in-18, format Charpentier

Contes pour les jours de pluie, par ÉDOUARD PLOUVIER, précédés d'une Préface par *George Sand*. 1 beau volume (2e édition). 3 fr.

La Fée des Grèves, roman, par PAUL FÉVAL. 1 beau volume. 3 fr. 50 c.

Mes Loisirs en Italie, Études sur trois Femmes célèbres du XVIe siècle, par madame la vicomtesse d'ARLINCOURT. 1 beau volume. 3 fr.

Le Ballet des Chérubines, par PAUL-ERNEST DE RATIER. 1 volume. 2 fr.

Fragments inédits de J.-J. Rousseau, annotés par ALFRED DE BOUGY. 1 volume. 2 fr.

Paris démoli, par EDOUARD FOURNIER. 1 volume. 3 fr.

Les Talons rouges, par G. DESNOIRESTERRES. 1 vol. 3 fr.

La Fleur du panier, par ARMAND BARTHET. 1 vol. 1 fr.

Sous Presse :

Nouvelles d'hier, par MARIE AYCARD. 1 joli volume. 2 fr.

Andorre et Saint-Marin Histoire, Chroniques et Légendes de ces deux États, par ALFRED DE BOUGY, avec une Préface de *George Sand*. 1 volume. 3 fr.

La Bûche de Noël, contes de famille, par EDOUARD PLOUVIER. 1 beau volume. 3 fr.

La Comédie du malheur, par OSCAR HONORÉ. 1 v. 3 fr.

Les Racines d'une Couronne, par PROSPER VIALON, 1 volume. 3 fr.

EN PRÉPARATION :

Léon Gozlan, 1 vol.
Armand Barthet, 1 vol.
Edouard Ourliac, 1 vol.
Clément Caraguel, 1 vol.
Alex. Dumas fils, 1 vol.
Rétif de la Bretonne, 1 v.
Henri Nicolle, 1 vol.
Xavier Eyma, 1 vol.

Poissy. — Typographie Arbieu.

LIBRARY OF CONGRESS
0 027 250 717 A